

# **METHODOLOGIES DES SCIENCES SOCIALES AUTOUR DE L'EMANCIPATION DES FEMMES PAR LE RELIGIEUX RETOUR D'EXPERIENCE SUR LA DEUXIEME FORMATION DOCTORALE RIMA AU MAROC**

**Fabienne SAMSON**

Anthropologue, directrice de recherche à l'IRD, IMAF, Paris

**Kae AMO**

Anthropologue, Université de Kyoto

**Aïcha BARKAOUI**

Linguiste, Université Hassan II de Casablanca

**Nadège CHABLOZ**

Anthropologue, éditrice EHESS, Paris

**Anouk COHEN**

Anthropologue, chargée de recherche CNRS, directrice du CJB, Rabat

**Marie Nathalie LEBLANC**

Anthropologue, l'UQAM, Montréal

**Saliou NGOM**

Socio-politiste, l'IFAN, UCAD, Dakar

## **Résumé :**

Cet article permet d'introduire le numéro thématique, construit à partir des présentations de doctorant.es ayant participé, à l'automne 2024, à une école de formation aux méthodologies des sciences sociales. Celle-ci se déroula au Maroc (Casablanca, Rabat et Mohammedia), en partenariat avec l'Université Hassan II et le Centre Jacques Berque, et fut organisée dans le cadre du programme ANR RIMA portant sur l'émancipation des femmes par le religieux. Cette introduction présente le programme RIMA, le déroulé des activités de l'école de formation, puis les divers articles des étudiant.es, afin de comprendre comment ils répondent aux enseignements dispensés sur les thématiques du genre, des inégalités, des religiosités, l'approche réflexive ayant été au cœur de ces enseignements.

**Mots clés :** Méthodologie, réflexivité, sciences sociales, genre, inégalités, religion.

*Social science methodologies focusing on women's emancipation through  
religion*

*Feedback on the second RIMA doctoral training programme in Morocco*

**Abstract:** This article introduces the special issue, based on presentations by doctoral students who participated in a training school on social science methodologies in autumn 2024. The school took place in Morocco (Casablanca, Rabat and Mohammedia), in partnership with Hassan II University and the Jacques Berque Centre, and was organised as part of the ANR RIMA programme on women's empowerment through religion. This introduction presents the RIMA programme, the activities of the training school, and the various articles written by the students, in order to understand how they respond to the teachings on the themes of gender, inequalities and religiosity, with a reflexive approach at the heart of these teachings.

**Keywords :** Methodology, reflexivity, social sciences, gender, inequalities, religion.

À la suite d'une première école de formation doctorale organisée à Dakar (Sénégal) à l'été 2023 (Ngom, Samson, 2024), la seconde école du programme ANR RIMA<sup>1</sup> s'est déroulée au Maroc (au Centre Jacques Berque (CJB) de Rabat, à l'Université Hassan II de Casablanca et à l'Université de Mohammed VI) du 28 octobre au 1<sup>er</sup> novembre 2024. Cette école visait à apporter un savoir interdisciplinaire sur les approches méthodologiques des sciences sociales et sur les enjeux de genre à dix doctorant.es marocain.es, dont le sujet de thèse s'accordait avec la thématique centrale du programme RIMA, portant sur les inégalités de sexe et sur la problématique de l'émancipation des femmes par le religieux. L'objectif était, en partenariat avec les trois institutions marocaines, de transmettre, durant cinq jours intensifs, des connaissances théoriques et conceptuelles à ces doctorant.es, de les exercer aux enquêtes qualitatives de terrain, à l'analyse des données et à l'écriture scientifique (thèses et articles) ; cela dans un souci constant de réflexivité sur la place du chercheur/de la chercheuse et sur les hiatus et difficultés éthiques et épistémologiques liés à toute recherche en SHS.

La formation fut dispensée par sept membres de RIMA venant d'horizons divers : Kae Amo (anthropologue japonaise, enseignante à l'Université de Kyoto), Aïcha Barkaoui (linguiste marocaine, enseignante chercheuse à l'Université Hassan II à Casablanca), Anouk Cohen (anthropologue franco-marocaine au CNRS et directrice du Centre Jacques Berque à Rabat), Nadège Chabloz (anthropologue française, éditrice aux *Cahiers d'études africaines* à l'Institut des mondes africains, École des hautes études en sciences sociales à Paris), Marie Nathalie LeBlanc (anthropologue canadienne, professeure à l'Université du Québec à Montréal), Saliou Ngom (politiste sénégalais, chercheur à l'Institut fondamental d'Afrique noire à Dakar), et Fabienne Samson (anthropologue française à l'Institut de recherche pour le développement et à l'Institut des mondes africains à Paris). La provenance internationale et la pluridisciplinarité des formatrices et du formateur de cette école, et le travail collaboratif avec des institutions locales, ont offert un enseignement varié, multisitué, qui a permis de débattre sur les savoirs et la méthodologie en évitant toute attitude postcoloniale.

Ce numéro spécial, résultat de ce travail de formation, vise à restituer la manière dont cette école a encouragé ces doctorant.es – huit femmes et deux hommes, la parité ayant été impossible (comme chez les encadrant.es), davantage de femmes abordant la question des inégalités de sexe – à interroger leur propre approche méthodologique dans leur travail de thèse, cette étape réflexive n'étant pas, auparavant, systématiquement au cœur de leur façon de faire de la recherche en sciences sociales. Huit doctorant.es présentent ici leur sujet et leur démarche, dans des articles courts dont l'intérêt est autant de montrer leurs questionnements de recherche que leur processus de mise en œuvre et les difficultés rencontrées. Deux étudiantes n'ont pu participer à ce dossier.

Au-delà de leur excellence scientifique, les dix doctorant.es de cette école de formation ont été choisi.es pour leurs travaux inscrits dans les thématiques du genre et/ou du religieux.

En effet, le programme RIMA – dont l'acronyme est inspiré du nom d'une joggeuse violente, dans les rues d'Alger en 2018, par un homme refusant de voir une femme courir durant le Ramadan (Samson, 2021) – porte sur les femmes de l'espace Maghreb/Afrique de l'Ouest islamisée et vise à étudier comment celles-ci, face aux diverses discriminations qu'elles subissent (inégalités de genre, territoriales, ethniques, économiques, religieuses), réagissent, luttent ou militent par le biais de l'islam. RIMA est décliné en 3 axes thématiques : l'affirmation de soi par la pratique religieuse, les radicalisations religieuses, la combativité civique par, ou contre, le religieux. Il a pour objectif d'appréhender la façon dont ces femmes réinventent leur vie et leur environnement social à travers la religion. À partir de l'Algérie, du Burkina Faso, de la Côte d'Ivoire, du Mali, du Maroc et du Sénégal, ce programme permet de réfléchir aux

---

<sup>1</sup> Le nom complet du programme est : Inégalités, radicalités et citoyennetés féminines : Religiosités islamiques concurrentielles, Maghreb/Afrique de l'ouest islamisée (<https://anrrima.hypotheses.org/>).

normes de religiosité que ces musulmanes mobilisent, s'approprient et mettent en œuvre pour lutter contre les inégalités dont elles souffrent et imposer leurs identités de femmes, de croyantes<sup>2</sup> et de citoyennes.

Financé par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) en France, avec pour partenaires l'Université du Québec à Montréal (UQAM), l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN, UCAD) à Dakar, le CJB de Rabat, l'université Hassan II de Casablanca et l'Université de Kyoto, le programme est géré financièrement par l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et est hébergé à l'Institut des mondes africains (IMAF) à Paris. Cette école de formation est l'une des nombreuses activités organisées dans le cadre de ce programme. Les étudiant.es y ont découvert, entre autres, diverses références bibliographiques internationales sur les études du genre, et ont pu discuter des différentes approches – occidentales, africaines, décoloniales, etc. – qui animent les débats scientifiques contemporains.

### **Les apports de la formation doctorale RIMA**

L'enseignement de « la recherche par la recherche », au cœur de cette école, fut constitué de divers moments clés qui ont jalonné les cinq jours de formation, alternant travail (ethnographique et méthodologique) intense, et convivialité et échanges plus informels. Cette formation doctorale s'inscrit dans une approche réflexive à travers laquelle les formatrices/le formateur et les doctorant.es se sont engagé.es dans une série de débats autour du positionnement (point de vue situé enquêteur/enquêtrice, enquêté.es), de l'intersectionnalité (cumul de variables discriminantes), de l'éthique et des *a priori* de la recherche empirique. La formation fut construite autour de trois principaux axes : (1) les enquêtes de terrain, incluant des exercices pratiques à Casablanca (méthodologie de l'entretien) et à Mohammedia (méthodologie de l'observation) ; (2) une réflexion critique sur la présentation des données empiriques (écriture, vidéo, photographie) ; (3) la réflexivité et les postures postcoloniales/décoloniales dans la recherche sur le genre et sur les religiosités islamiques.

Le premier jour à la Faculté des lettres et des sciences humaines Ain Chock (Université Hassan II de Casablanca) permit à chacun.e de faire connaissance tout en entrant directement dans le cœur de la formation, puisqu'un premier terrain collectif d'enquêtes fut organisé l'après-midi dans les librairies islamiques du quartier des Habous. Par groupes, les étudiant.es devaient interroger les libraires, client.es ou personnes du quartier selon des thématiques pensées en amont et axées sur le genre (clientèle féminine, livres religieux et Coran illustrés, etc.). L'objectif était de renforcer la méthodologie des entretiens, le travail incluant un temps collectif de mise en condition et de préparation, un temps d'enquêtes et un temps de retour d'expériences permettant une analyse de ce qui avait, ou non, fonctionné.

Dans la matinée, Marie Nathalie LeBlanc présenta plusieurs aspects de la méthodologie de l'entretien qualitatif, insistant, au-delà du caractère technique, sur la posture, le respect et le consentement des personnes, l'écoute active, le langage non verbal et la contextualisation. Elle a expliqué l'objectif de l'exercice celui d'amener les doctorant.es à apprendre par l'expérience, de nourrir la réflexion critique et le partage et de concevoir les entretiens qualitatifs qui devraient être envisagés comme des outils permettant de comprendre les points de vue des enquêté.es dans leur complexité, en tenant compte des dynamiques sociales, culturelles, religieuses et identitaires. Le programme RIMA constitua la toile de fond de cette démarche, mettant l'accent sur l'itération entre théorie et terrain, ainsi que sur la pluralité des normes et des expériences vécues. Anouk Cohen – qui travaille sur le livre du Coran comme objet de recherche et a effectué de nombreuses enquêtes, depuis plusieurs années, dans ce quartier des Habous à Casablanca (centre du livre arabe au Maroc) – présenta aux étudiant.es l'histoire du quartier ainsi que son marché éditorial islamique dynamique, manifeste à travers le nombre

---

<sup>2</sup> L'une des études (en contre-exemple) porte sur une militante féministe radicale, universaliste et laïque marocaine qui se dit athée et qui considère que toutes les religions sont misogynes.

croissant de librairies depuis 2000. Elle donna des conseils sur la manière de mener les enquêtes au sein des milieux de l'édition et de la distribution, invitant les doctorant.es à s'adresser aux vendeurs et aux client.es des librairies, pour poser des questions sur les ventes, les goûts de lecture, les produits attractifs, les prix, les distinctions genrées opérées par les éditeurs dans la conception de certains modèles (comme les Corans roses). Elle invita également les étudiant.es à compléter les données recueillies au cours de ces discussions par des observations propres aux livres, en s'attachant à leur format, leur reliure, papier, enluminures, etc., de façon à mieux cerner la manière dont les femmes s'attachent aux écrits religieux et s'accommodent (ou non) aux normes en vigueur dans ce contexte marocain.

À la fin de l'exercice, une activité de rétroaction fut mise en place, les enseignant.es insistant sur la réflexivité et menant les doctorant.es à mettre en mots leurs ressentis, inquiétudes, manquements, satisfactions, etc.

Une seconde journée d'enquêtes, sur la méthodologie de l'observation, fut organisée le jour 4 à la FLSH de l'Université de Mohammed VI et dans des mosquées de la ville. Des carnets de terrain devaient être tenus pour écrire, dessiner et favoriser le bilan de la séquence. En préparation, Marie Nathalie LeBlanc est intervenue sur les différentes formes d'observation — participante, indirecte, directe, expérimentale, flottante, engagée, systématique, etc. — ainsi que sur les outils de consignation des données, tels que le journal de bord, les schémas ou les photographies. Elle mit en valeur une approche sensible, critique et située du terrain, en présentant l'observation comme une méthode centrale en socio-anthropologie, en lien avec l'entretien. L'observation participante, immersion dans le quotidien des enquêté.es, implique une réflexivité sur la position du chercheur/de la chercheuse et sur les effets de sa présence sur le terrain. M.N. LeBlanc insista alors sur la nécessité de contextualiser les données pour leur donner texture et profondeur, tout en rappelant que l'observation ne se limite pas à la vue : elle mobilise tous les sens et doit être pensée comme un outil pour faire « parler » le terrain.

De nouvelles difficultés sont apparues ce jour-là, liées aux conditions d'accès aux mosquées, permettant aux doctorant.es de comprendre les enjeux contextuels (politiques, religieux, genrés, économiques...) de toute recherche.

Le deuxième axe de la formation concernait la question de la (re)présentation des données et a mené à une réflexion approfondie sur les processus de la recherche à travers une diversité de médias (notamment la vidéo). Au deuxième jour, Kae Amo présenta l'usage d'images dans le travail ethnographique. Elle montra des films tournés lors de cérémonies religieuses au sein d'une confrérie soufie au Sénégal et d'autres courts-métrages qu'elle a produits dans le cadre d'un projet collaboratif avec de jeunes musulmans japonais. Elle expliqua alors le rôle que jouent les images filmées dans la recherche en sciences sociales : elles aident à mieux saisir l'atmosphère d'un lieu, de l'environnement et du personnage décrit, objectif fondamental de l'ethnographie. Cependant, K. Amo insista sur la contextualisation de l'image qui reflète les relations que le chercheur/la chercheuse peut tisser avec le(s) personnage(s) dans le film. C'est notamment dans ce sens que le projet « Les regards des jeunes musulmanes/Young Muslim's Eyes » (Sawazaki, Amo *et al.* 2024) est intéressant : au lieu de simplement filmer ces jeunes musulmans, les chercheurs/chercheuses travaillent en coproduction avec eux, les encouragent à se filmer eux-mêmes. Cette situation de coproduction, qui fonctionne dans le contexte japonais, est cependant à discuter, surtout dans d'autres lieux comme le Maroc où se filmer peut être un risque pour le/la jeune musulman.e. Le débat qui suivit, avec la participation active des doctorant.es, se révéla particulièrement riche, interrogeant à la fois le rôle et le potentiel de l'image dans la recherche, ainsi que les difficultés éthiques qui y sont liées.

Suite à cette présentation sur les modes d'écriture alternative, Fabienne Samson présenta le film *Nooko Bokk* (Ndaw, Samson, 2024) réalisé à partir de l'école de formation doctorale RIMA de Dakar. L'enjeu de ce film, pour la formation, était de montrer aux étudiant.es quelques

éléments primordiaux dans la réflexion méthodologique : la prise en compte du point de vue des acteurs sociaux, mis en contradiction les uns avec les autres, et du regard situé de l'anthropologue ou sociologue qui doit rester « éveillé » à tous faits sociaux ; la déconstruction des discours par leur mise en contextes sociaux et historiques ; l'intérêt d'une écriture incarnée, montrant des situations et des portraits des personnes enquêtées ; l'analyse des situations, au-delà de la simple observation, pour comprendre leurs enjeux non perceptibles de premier abord ; la différence entre une recherche fondamentale et une expertise. Le film montra également la mise en œuvre d'une démarche réflexive, les difficultés de terrain étant souvent tout autant explicites, sinon plus, que les données elles-mêmes (Le Renard, 2010).

Dans la foulée de ces deux séquences, Nadège Chabloz présenta la revue *Cahiers d'Études africaines* (éditée par les Éditions de l'EHESS à Aubervilliers, en France). L'objectif de cette présentation était de familiariser les doctorant.es au fonctionnement d'une revue de sciences sociales à comité de lecture en décrivant aussi bien quels types d'articles sont publiés dans cette revue (hommages, articles et essais, notes et documents, entretiens, comptes rendus d'ouvrages), la manière dont l'équipe éditoriale (comité de rédaction, rédaction en chef, éditrices) travaillent sur les textes et la manière dont ceux-ci sont évalués en double aveugle. Cette présentation, qui visait également à donner des conseils aux doctorant.es pour soumettre un article à la bonne revue (en fonction de sa discipline, de son approche et du rubriquage des revues), en consultant au préalable des numéros antérieurs et les instructions aux auteurs, a été complétée par un atelier d'écriture.

Celui-ci avait fait l'objet, en amont, d'un appel à articles auprès des doctorant.es de la formation, et il fut axé sur l'un des articles reçus, mis en exemple afin d'apporter des conseils d'écriture. Le but était d'aider les doctorant.es à optimiser leurs chances d'être publié.es et d'éviter les erreurs qui entraînent un rejet. Les conseils donnés au cours de cet atelier portèrent notamment sur la structuration de l'article (introduction, état de l'art, méthodologie, plan, conclusion), sur la présentation et, surtout, sur l'importance de présenter une problématique originale qui s'appuie sur des données de terrain et/ou d'archives de première main.

Le troisième axe de la formation débuta lors de l'intervention, à Rabat, de Saliou Ngom (jour 3) qui porta sur les enjeux réflexifs et épistémologiques dans le contexte postcolonial et décolonial sous-tendant le programme RIMA. Saliou Ngom questionna le fait d'être un homme qui travaille sur les questions de genre. Sa présentation porta sur la nécessité, pour le chercheur, d'interroger sa positionnalité et les effets qu'elle produit. En tant qu'homme, musulman et chercheur travaillant sur des questions liées au genre, il souligna les tensions permanentes et les dilemmes que cette posture suscite. Il expliqua que la réflexivité constitue non seulement un outil méthodologique mais aussi une posture éthique permettant d'éviter la reproduction des logiques de domination que l'on analyse. Sa contribution ouvrit une discussion sur la pertinence des savoirs situés et d'une approche critique et humble de la recherche en sciences sociales.

En conclusion de la formation doctorale, le dernier jour, Aïcha Barkaoui organisa une table-ronde sous forme d'un atelier d'échange animé par un chercheur universitaire et une actrice de la société civile. L'objectif était de croiser perspectives académiques et expériences de terrain sur l'islam, le genre et les nouvelles religiosités féminines. La préparation a impliqué la sélection des intervenant.es et l'élaboration d'une trame thématique. Les discussions portèrent sur quatre axes : méthodologie ; genre entre islam et Occident ; clinique du genre et formes de religiosité. Le format interactif permit un dialogue entre intervenant.es et doctorant.es, stimulant la réflexion critique. Les participant.es ont pu interroger les tensions entre normes religieuses et valeurs contemporaines, ainsi que les hybridations spirituelles. Les retours ont souligné la richesse des échanges, l'objectif de l'atelier étant de renforcer les compétences des doctorant.es en animation de débats scientifiques interdisciplinaires. Il contribua à créer un espace d'écoute et de dialogue constructif entre savoirs académiques et vécus sociaux.

### Contenu de ce dossier

Chaque étudiant.e avait pour tâche, dans ce dossier, de présenter son programme doctoral : la thématique, son intérêt, sa problématique, sa méthodologie et sa réflexivité issue, notamment, de la formation RIMA. Les articles, inscrits dans des recherches pluridisciplinaires des sciences sociales, devaient être courts et appréhender les difficultés particulières rencontrées lors des enquêtes ou de l'analyse. L'objectif était, pour leurs auteur.es, de réfléchir à leur relation personnelle et subjective à leur terrain de recherche et/ou à leur objet d'étude.

Fait marquant à propos des sujets de thèse des doctorant.es de cette formation marocaine – cela n'était pas recherché et fut un constat intéressant *a posteriori* –, nombre d'entre eux portent sur des questions religieuses et de genre développées sur les réseaux sociaux (objet d'analyse), ou utilisent ces réseaux comme terrain de recherche (méthode). Cette approche, manifestement générationnelle, est également révélatrice d'un mode de communication particulièrement important, socialement, au Maroc ; les réseaux sociaux n'ayant quasi jamais été abordés par les étudiant.es de la formation au Sénégal. La surreprésentation de ce sujet parmi ces doctorant.es au Maroc semble, ainsi, significative d'un fait social à part entière : comme l'écrit, par exemple, Basma Kaissy dans sa contribution, les réseaux permettent, dans le pays, une liberté de parole et un moyen d'expression qui semblent faire défaut dans les rapports sociaux plus classiques, notamment sur certains sujets tabous comme le genre et la religion.

Certains articles étudient donc des acteurs et leurs discours sur les réseaux sociaux (Facebook, TikTok, YouTube, Instagram, Télégram...), et utilisent également ces mêmes réseaux pour mener leurs enquêtes et relever leurs données (netnographie). C'est le cas de Roua Chkouni qui, dans sa contribution intitulée « Entre religion et féminisme : Analyse des discours religieux genrés sur les réseaux sociaux marocains et leurs effets sociétaux », constate que l'ethnographie en ligne oblige à repenser la notion même de « terrain ». En effet, le caractère mouvant et fragmenté de l'espace virtuel, la fluidité des interactions qui s'y déroulent, la masse considérable de données qu'il procure, et les logiques algorithmiques échappant au chercheur/à la chercheuse, lui font dire que cette méthodologie engendre un travail critique très complexe. Observatrice des discours religieux clivants, qui prennent une place considérable sur les réseaux sociaux, bousculant alors les figures traditionnelles de savoir et d'autorité religieuse, R. Chkouni propose une analyse de ce religieux déterritorialisé (Roy, 2008). Elle s'interroge sur l'influence de ces discours sur les populations jeunes, clientes de ces réseaux, mais elle constate finalement que le discours numérique ne fait que reproduire (en les amplifiant ?) les normes religieuses favorables à une hiérarchie des sexes. L'apport des discours de l'espace virtuel ne serait, alors, en rien novateur, ni perturbateur, mais offrirait uniquement une reformulation plus attractive de ces normes religieuses.

Basma Kaissy, dans sa contribution « Représentation du genre en ligne : Cas des créatrices de contenu marocaines sur YouTube », présente un sujet et une méthodologie proches, se concentrant davantage sur la place et le rôle des femmes sur YouTube. Elle y étudie les discours, la manière dont les « youtubeuses » se mettent en scène, contrôlent leur image et jouent avec (ou contre) les stéréotypes genrés. Au-delà du constat que les femmes marocaines ont moins de vidéos et de vues que les hommes sur la plateforme numérique, et que nombre d'entre elles se cantonnent aux sphères jugées féminines (cuisine, bien-être...) ou les utilisent pour s'y produire, B. Kaissy analyse également leurs interactions avec leur auditoire, dans les séquences de questions-réponses. Plus que le contenu, elle s'intéresse à la posture, à la performance de ces femmes (Goffman, 1973), pour saisir comment elles se réinventent par ce média. La réflexivité de B. Kaissy tourne autour de son propre positionnement, étant elle-même une femme active sur la plateforme : se pose alors la question de l'enquête « chez soi », montrant les biais mais aussi les avantages de connaître un sujet de l'intérieur.

Loubna Kiouane utilise également le net pour mener ses enquêtes, mais d'une manière plus contrainte : étudiant les femmes marocaines migrantes au Canada, l'accès au terrain physique lui est impossible financièrement. Ses entretiens se déroulent alors en ligne, par Facebook où elle entre en contact avec des personnes migrantes et dépose ses questionnaires. Son article insiste sur les difficultés d'une telle démarche : non seulement le ton – académique ou plus intimiste – joue sur le nombre de réponses à ses questions, mais L. Kiouane s'est également rendu compte, à ses dépens, que l'espace virtuel est composé de personnes bien réelles. Elle s'est, effectivement, vu reprocher son questionnaire qui tomba malencontreusement au moment du tremblement de terre au Maroc, et elle dut subir des remarques désobligeantes, lui prouvant l'illusion de croire le virtuel désincarné. À l'inverse, les enquêtes sur le net provoquent également, une fois la confiance instaurée et le contact bien noué, des révélations très intimes, facilitées par l'anonymat de l'écran qui enlève toute honte à raconter ses échecs et désillusions. L'expérience d'enquêtes physiques, lors de la formation Rima, fit ainsi prendre conscience à L. Kiouane que les interactions du monde réel engendrent d'autres difficultés, comme celle d'être jugée sur sa tenue vestimentaire, sa voix, sa posture, menant parfois au rejet de la chercheuse.

L'article de Soukaina Labsir, « Parler du voile : contact direct ou distancié. Comment entrer sur le terrain ? » aborde cette même question de la possibilité d'enquêter par Internet. Pour débiter son travail, S. Labsir pensa que les réseaux sociaux lui seraient utiles pour « recruter » des femmes prêtes à répondre à ses questions, son sujet portant sur les Marocaines ayant subi une discrimination à l'embauche, ou dans leur travail, à cause de leur port du voile islamique. Elle n'eut, finalement, aucun retour sur Facebook et sur les groupes spécifiquement féminins, et se rendit compte que son réseau de connaissances réel était beaucoup plus efficace pour entrer en contact avec des enquêtées : la confiance, primordiale, était alors plus évidente à établir. Même si elle eut quelques refus, S. Labsir mena ses entretiens en face-à-face avec des femmes qui purent lui raconter leurs diverses expériences – lui permettant ainsi de valider ou non ses hypothèses de départ –, et elle n'utilisa les commentaires de groupes sur Facebook que comme corpus complémentaire.

Ziad Azekriti, dans sa contribution « Identités religieuses au Maroc : analyse des dynamiques sociales et culturelles par la science des données Sociales », s'inscrit dans une démarche similaire. Son espace d'enquête est double : dans le monde réel et sur deux plateformes numériques (Facebook et Reddit). Son travail porte sur les divergences d'interprétation des normes religieuses qui régissent la vie quotidienne des Marocains, notamment en ce qui concerne les femmes, leurs places et rôles dans la société. Si l'espace numérique est, pour lui, un terrain d'observation de ces conflits, Z. Azekriti réalise des enquêtes qualitatives classiques, dans plusieurs régions du Maroc et sur diverses populations selon des variables prédéfinies (âge, sexe, classe sociale, éducation, métier, origine géographique, etc.). S'il s'interroge sur les raisons qui font que des femmes véhiculent elles-mêmes et transmettent des normes religieuses qui les contraignent, sa réflexivité porte, là-encore, sur sa positionnalité en tant que Marocain. Comment faire des enquêtes chez soi est la question qui revient de façon récurrente dans les articles de ce dossier. Z. Azekriti y répond en mettant en garde contre toute classification des individus dans des catégories hâtives, estimant que le chercheur travaillant chez lui doit redoubler de vigilance pour nuancer son analyse, influencée par sa subjectivité, et doit veiller à toujours complexifier ce qui lui semble trop évident de prime abord.

Fadma Farras pose directement la problématique du travail sur le « proche », dans son article « Faire du “chez-soi” un objet d'étude : Enjeux méthodologiques et positionnement de l'*insider* dans l'analyse des romancières amazighophones (tachelhit) au Maroc ». Elle-même écrivaine en langue amazigh, elle enquête sur ses consœurs, interrogeant la possibilité de lire le vécu de ces femmes à travers leurs récits fictionnels et/ou poétiques. Elle se questionne également sur la manière dont certaines écrivaines, voilées et endossant pleinement, au quotidien, les codes

genrés qui leur sont socialement imposés, se permettent des écrits fortement transgressifs dans lesquels elles se donnent le droit d'exister et de s'exprimer autrement. F. Farras pensait, au début de son travail, que sa proximité avec les enquêtées allait lui faciliter la tâche. Il n'en fut rien, les questions de confiance et d'éthique venant submerger ses réflexions sur le sujet. Elle vécut alors sa posture « d'*insider* » comme un véritable défi, tel une sorte de dédoublement entre enquêtrice, collègue, amie.

De son côté, Amina Aboulasse, dans son article « Positionnalité et épistémologie réflexive dans l'étude des cercles féminins d'exégèse coranique à Casablanca » assume entièrement sa subjectivité et en fait, d'ailleurs, une donnée de terrain à part entière. Menant une ethnographie dans une mosquée de Casablanca – son sujet est de comprendre comment se déroule la transmission des normes genrées au sein des cours d'enseignement islamique pour femmes au Maroc – elle propose toute une réflexion sur ses expériences sensorielles, corporelles. Elle analyse sa propre posture de chercheuse « chez soi » – en tant que femme marocaine musulmane – pour comprendre les mécanismes intellectuels et physiques de l'incorporation de ces normes religieuses et de genre. La proximité avec son terrain devient donc un atout pour elle, consciente que c'est seulement parce qu'elle est elle-même socialisée dans cette culture qu'elle peut comprendre, de l'intérieur justement, le processus répressif de ces enseignements (par le réajustement automatique du voile, la gêne à l'écoute de certaines paroles, l'incitation implicite à la pudeur, etc.). Cette « auto »ethnographie et cette subjectivité affirmée donnent tout son sens à la démarche réflexive de son travail.

Écouter ses enquêtées est le point de vue défendu par Elhoussein Affriad dans son article « Genre et espace public au Maroc : stéréotypes, violence et sécurité routière à Marrakech ». À partir de l'étude de la conduite automobile des femmes à Marrakech, il s'intéresse à la violence qu'elles subissent dans les espaces publics, aux stéréotypes qu'elles entendent et qu'elles intègrent, et qui perturbent leur conduite, allant parfois jusqu'à l'autocensure. Sa problématique est de comprendre comment les représentations sociales sur ces femmes qui, pourtant, ont factuellement moins d'accidents et sont plus prudentes que les hommes, influencent leurs comportements et les mènent à se démobiler face à la violence des préjugés. Parti pour mener des questionnaires préétablis et donc prépensés, E. Affriad comprit – notamment lors de la formation RIMA – l'importance « d'écouter son terrain » et de s'inscrire dans une démarche inductive et non pas déductive, afin de proposer une grille d'entretiens issue des préenquêtes. Ainsi, la parole des personnes enquêtées, leurs préoccupations réelles et leurs difficultés sont véritablement étudiées, sans que le chercheur leur impose une grille d'analyse préconçue qui peut être relativement éloignée de leur vécu quotidien.

Pour conclure, chaque article de ce dossier offre l'opportunité de placer la réflexivité au cœur du travail doctoral de ces étudiant.es, qui rendent ici, de manière très fine et structurée, leurs ressentis, questionnements épistémologiques, positionnements méthodologiques, explicitant chacun.e leur propre positionnalité et rapport au terrain, qu'il soit physique, virtuel ou « chez soi ».



## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- GOFFMAN, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 256 p.
- NDAW O., SAMSON F. (2024), *Nooko Bokk* (film, 90mn), Canal-U.  
<https://www.canal-u.tv/chaines/ehess/nooko-bokk>
- NGOM S., SAMSON F. (dir.) (2024), « religiosités et inégalités de genre en Afrique. Enjeux méthodologiques et réflexifs », in *Notes Africaines*, n°219-220, 69 p.
- LE RENARD A. (2010), « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », *Gen ses*, 4, n° 81, p. 128-141.
- ROY O. (2008), *La sainte ignorance : Le temps de la religion sans culture*, Paris, Seuil, 288 p.
- SAMSON F. (2021), « Femmes sous contrôle. Difficultés ethnographiques dans une famille conservatrice de la wilaya de Blida (Algérie) », in Samson Fabienne et Manetta Delphine (dir.), *Expériences du contrôle social en Afrique. Réflexivités autour du genre et de l'origine « locale » du chercheur*, Éditions PAARI, p. 31-104.
- SAWAZAKI K., AMO K., NONAKA Y., SHINMYO S., HASEGAWA M., ALIAN A., ERTUĞRUL Y. (2024), "Emergent Use of Visual Media in Young Muslim Studies", *TRAJECTORIA, Anthropology, Museums and Art*, Osaka, National Museum of Ethnology.  
<https://trajectoria.minpaku.ac.jp/articles/2024/vol05/02.html>